

LA SITUATION.

Neuf ou dix ans de fièvre jaune, presque tous d'un caractère très bénin. Le chiffre des patients tendait à diminuer au lieu d'augmenter; le fièvre semblait frappé d'impuissance, dès son apparition, et n'ayant pas la force de se propager. Le fait est qu'il n'a pas été décelé que dans un seul foyer, rue St-Clément, où son apparition n'avait pas été signalée à temps; ou, par conséquent, les premières atteintes de la contagion n'avaient pu être combattues; Tous les quartiers malsains ou mal tenus, assainis à fond et mis en parfait état de propreté; Toutes les matières susceptibles de contenir un germe quelconque de la maladie, brusquement emportées par de violents courants d'eau, ou détruites par le feu; Tout cas nouveau, immédiatement signalé, sous peine de poursuite par les autorités légales; Isolement immédiat et strict de tout cas nouveau, réel ou douteux; Balayage, nettoyage et curage complet de tous les quartiers, non seulement par les autorités sanitaires et civiles, mais aussi par les habitants qui prêtent leur appui effectif à ces autorités; Le foyer véritable, originaire, de la maladie se trouvant au loin, hors de l'Etat, et ne se déplaçant pas ou ne se déplaçant qu'avec une extrême difficulté, par suite de coupables imprudences ou de violations de la loi et des ordonnances; Au fond, plus de terreur que de mal, et plus de panique au loin que parmi nous. Voilà exactement, sans chercher à rien exagérer, ni atténuer, la situation, hier, dans la matinée. Il est vrai que l'on accusait, à 1 heure de l'après-midi, 2 décès: l'un du Dr Lovell, qui était attendu, depuis trois jours; l'autre, de Miss E. Nussbaum. Deux décès! Qu'est-ce que cela prouve? Hier matin, nous enregistrons pour la journée de mardi, 23 décès; avant-hier, mardi, nous enregistrons, pour la journée de lundi, 22; sans compter ceux qui n'ont pas été accusés par le Bureau de santé. Ces 45 décès sont les suites de quelques maladies, autres que la fièvre jaune. S'en est-on inquiété? Pas le moins du monde. Finissons en donc avec ces frayeurs non justifiées, intempestives et, pour le moins, très prématurées. Prenons toutes les précautions qu'exige la prudence humaine, et reprenons notre sang-froid.

Guillaume Wattenbach.

Guillaume Wattenbach, paléographe allemand, né à Ranzau, (Holstein), le 22 septembre 1819, mort le 21 septembre 1897, fit ses études de philologie à Bonn, Göttingue, Berlin, et devint, en 1843, collaborateur de la célèbre publication Monumenta Germaniae historica. Il fut envoyé en Autriche par la commission centrale de cette publication, pour y explorer les bibliothèques, les archives de l'Etat et des convents, se fit recevoir à son retour privat-docent, et fut nommé, en 1855, archiviste de la Silésie. Devenu professeur d'histoire à Heidelberg, il visita plusieurs contrées de l'Europe, fut appelé, en 1873, à une chaire d'histoire de Berlin. M. Guillaume Wattenbach a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 26 décembre 1890. On cite aussi de lui: "Mémoires sur l'Eglise chrétienne en Bohême et en Moravie; Sources pour l'histoire de l'Allemagne au moyen âge

LA MAISON SCIPION-SARDINI.

La « question du pain » est toujours d'actualité. Le voyage de Russie l'avait mise au second plan, mais depuis le retour du président de la République elle a repris la première place et le Conseil municipal lui a consacré une séance extraordinaire et d'ailleurs de nul résultat. Au cours de cette réunion, il a été parlé de la maison Scipion-Sardini. Bien que la destination même de cette maison soit assez connue, il est l'heure de lui consacrer un court chapitre.

La plus grande Boulangerie du monde.

La maison Scipion-Sardini, appartient depuis 1849 à l'Assistance publique qui y organisa aussitôt une manutention et une minoterie mues à la vapeur. Depuis cette époque, elle fournit le pain pour les hôpitaux et tous les services qui dépendent de l'Assistance et elle est certainement, par la quantité journalière qu'elle livre, la plus importante boulangerie du monde.

La maison Scipion, comme on l'appelle tout court, est située rue du Fer-à-Moulin, petite rue des environs du Jardin des Plantes, tout près de l'avenue des Gobelins. C'est une vieille demeure seigneuriale de la fin du seizième siècle qu'un Italien, venu dans la suite de Catherine de Médicis et qui s'enrichit prodigieusement grâce à la protection royale, s'était fait construire, hors de l'enceinte de la ville. C'est sur lui qu'on écrit ce plaisant distique: Qui modo Sardini, jam nunc sunt gradita Sic alii italicos Gallia piccolos qui fut immédiatement traduit de la façon suivante: Quand ces bousgers poltrons en France sont (vous) L's étaient élanés maigres comme des Sardi (vous) Mais, par leurs gros impôts, ils sont tous (vous) Endés et bien refaits, aussi gros que balaines.

LA RECOLTE DES BLES.

On attache en Angleterre quelque importance à la dépêche de Rome que vient de publier la Pall Mall Gazette, relativement aux rapports entre le Vatican et les grandes puissances. L'informateur anglais croit savoir que le gouvernement allemand suit avec beaucoup d'attention le développement des relations entre la République française et le pape. Il aurait envoyé à Rome un haut personnage de la cour de Berlin, dans le but de tenir au courant, et en même temps le cardinal Kopp, prince

LE VOYAGE DE M. FAURE A SAINT-PETERSBOURG.

Il est intéressant de dégager de ce voyage trois points principaux qui indiquent combien l'Empereur a tenu à en préciser la portée: 1. L'Empereur, qui devait recevoir le Président sur le quai de Peterhof, n'a pas voulu attendre au débarcadere, comme le protocole l'avait décidé, et il s'est rendu en grand uniforme à la rencontre de M. Félix Faure jusqu'à Cronstadt, à une heure et demie de Peterhof, pour mieux témoigner du plaisir de cette venue.

LES TROIS POINTS PRINCIPAUX A RETENIR.

1. L'Empereur, qui devait recevoir le Président sur le quai de Peterhof, n'a pas voulu attendre au débarcadere, comme le protocole l'avait décidé, et il s'est rendu en grand uniforme à la rencontre de M. Félix Faure jusqu'à Cronstadt, à une heure et demie de Peterhof, pour mieux témoigner du plaisir de cette venue.

2. Le lendemain, à Pétersbourg, pendant la cérémonie religieuse du pont Alexandre-III, le métropolitain, après avoir prié pour l'Empereur et les membres de la famille impériale, a prié pour le Président de la République et pour la France entière. Ce fait si émouvant et si éloquent est sans précédent en Russie, et il n'est pas besoin d'ajouter que c'est suivant l'express indication de l'Empereur qu'il a été accompli.

LE ROI DE SIAM.

Sa Majesté Soudet Phra Paramindir Maha Chulalongkorn Ier, souverain du Siam-Thaï ou du "royaume des Hommes libres", depuis le 1er octobre 1868, date de la mort de Maha Mongkut, son père, règne sur un Etat qui couvrait une superficie d'environ 480,000 kilomètres carrés ayant les acquisitions faites par la France sans l'intervalle des années 1893 à 1896, et qui s'étend actuellement sur une surface de 320,000 kilomètres (dont un tiers dans la presqu'île malaise).

LE SERPENT A DEUX TÊTES DE M. E. O. FISHER.

Le serpent à deux têtes a été rapporté de l'Amérique centrale à New York par M. E. C. Fisher et rapporté tout vivant: il y a vécu, il y vit peut-être encore. C'est un ophidien, que le premier naturaliste venu, digne de ce nom, qualifierait d'Pterodromus simus. Lorsqu'il fut capturé, il avait, à ce que l'on estime, environ quatre mois d'âge et trente centimètres de longueur.

LE SERPENT A DEUX TÊTES DE M. E. O. FISHER.

Le serpent à deux têtes a été rapporté de l'Amérique centrale à New York par M. E. C. Fisher et rapporté tout vivant: il y a vécu, il y vit peut-être encore. C'est un ophidien, que le premier naturaliste venu, digne de ce nom, qualifierait d'Pterodromus simus. Lorsqu'il fut capturé, il avait, à ce que l'on estime, environ quatre mois d'âge et trente centimètres de longueur.

LE SERPENT A DEUX TÊTES DE M. E. O. FISHER.

Le serpent à deux têtes a été rapporté de l'Amérique centrale à New York par M. E. C. Fisher et rapporté tout vivant: il y a vécu, il y vit peut-être encore. C'est un ophidien, que le premier naturaliste venu, digne de ce nom, qualifierait d'Pterodromus simus. Lorsqu'il fut capturé, il avait, à ce que l'on estime, environ quatre mois d'âge et trente centimètres de longueur.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

MOTS DE LA FIN.

Un père peu prodigue. — Dis, papa, que me donneras-tu quand je me marierai? — Mon consentement, filleule.

MOTS DE LA FIN.

Un vieux comédien à qui l'on fait jouer par charité quelques bouts de rôle durant les représentations d'été s'arrête, mélancoliquement, devant les affiches. — Eh bien, lui dit-on, voilà les théâtres qui rouvrent! — Oui, répond-il, c'est ma morte saison qui commence.

MOTS DE LA FIN.

Un vieux comédien à qui l'on fait jouer par charité quelques bouts de rôle durant les représentations d'été s'arrête, mélancoliquement, devant les affiches. — Eh bien, lui dit-on, voilà les théâtres qui rouvrent! — Oui, répond-il, c'est ma morte saison qui commence.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

LA GUIGNE.

Madame, apercevant son mari qui rentre à la maison, l'air sombre et abattu. — Qu'y a-t-il encore? Qu'est-ce qui t'est arrivé? Monsieur. — Laisse-moi, je te prie. — Madame. — Tu as de mauvaises nouvelles de ton élection? Monsieur. — Je n'en ai pas de mauvaises, mais je n'en ai pas de bonnes. Serai-je nommé cette fois-ci? Voilà dix ans que je me présente.

de Gaston, le regarda longuement, fixement et ardemment. En même temps un sourire troublant et énigmatique effleurait ses lèvres. — Enfant, dit-elle enfin, qui ne savez rien deviner, rien comprendre! — Ne voyez-vous donc pas que je suis aussi coupable que vous puisque je me sens incapable de vous en vouloir? — Le jeune homme allait répondre, d'un geste elle lui coupa la parole. — Et maintenant, il se fait tard, mon père va rentrer; partez, mon ami. — Oui, dit-il, je me sens brisée de fatigue. Soyez obéissant et partez. — Je m'en vais, madame. Mais quand aurai-je le bonheur de vous revoir? — Demain, à deux heures de l'après-midi; si vous n'avez rien de mieux à faire, soyez au rendez-vous des Champs-Élysées. — Nous ferons ensemble une promenade en voiture. Adieu. — Ils se serrèrent les mains. Puis Gaston poussa un mot, Gaston avait dit brusquement.

de plus bizarres des spectacles. An milieu du salon de home familial où avait eu lieu une si chaote entrevue, la pudique, éti-gante et langoureuse lady Audley risquait un pas de cavalier seul que n'eût point désavoué une gigolette du Moulin-Rouge. Les jupes troussées, effaçant les épaules, elle lançait sa jambe en l'air, par mouvement rythmique et répétés, tandis que ses cheveux dénoués tombaient en fauves ondulations sur ses épaules nues. En même temps elle riait et chantait à tue tête un vieil air anglais: Vivent les nuits joyeuses et la maison se perd!

Il a bu comme un horse-guard multiplié par un polonais. — Bah! la boisson n'est pas incompatible avec la sainteté, s'écria le révérend. — Maintenant parlons peu mais parlons bien. Racontez-nous ce qui s'est passé entre vous deux. — Las-tu bien ensorcelé? Quels moyens as-tu employés pour le séduire? — Les meilleurs. Comme j'avais affaire à un Parisien rompu aux manèges des actrices et des demi-mondaines, et voulant le prendre par l'imprévu, je l'ai fait à la sentimentale et à la vertueuse. — Connul... Ainsi donc, le pauvre niais est tombé bénévolement dans le panneau! — Complètement. D'ailleurs, modestia à part, j'ai joué avec une étonnante maestria. J'ai parlé du respect qui doit accompagner tout véritable amour; je l'ai supplié de m'épargner, de me protéger contre ma propre faiblesse, de ne pas me forcer à rougir devant moi-même. — Et cet imbécile, a-t-il tout pris pour de l'argent comptant? — De n'est pas un imbécile, fit lady Audley qui s'était subitement assombri; il est jeune, un peu naïf, peut-être, mais c'est, avant tout, un homme d'honneur et comme tel incapable de soupçonner l'infamie de gens comme nous. — Oh! là, là! tiens le faux clergyman, quelle belle tirade! Enfin l'as-tu charmé à blanc?

— Absolument. Je ne l'ai renvoyé que lorsqu'il était arrivé au dernier paroxysme de la passion! — Brava! bravissimo! s'écria Wallace Bryant en battant des mains. — Oh! je savais que tu réussirais! fit le révérend Beecher, qui à son tour avait allumé un cigare. — Et maintenant as-tu le moins su tirer quelque parti tangible de cet émuvant tête-à-tête? — Lady Audley le regarda fixement et fronça imperceptiblement les sourcils. — De quel profit parlez-vous? demanda Wallace Bryant. — Auriez-vous déjà des vœux intéressés sur cet amoureux tracas? — Nous sommes, parait-il, se hâta de dire l'Anglais, assez à court d'argent. — Comment, le jeu ne vous favorise donc plus? interrogea l'Américain. — Hélas! depuis quelque temps la chance nous boude, fit le révérend Beecher, devenu soucieux. — La chance! répéta en riant Wallace Bryant; vous oubliez, mon vieux, que nous sommes entre amis. — Appelez les choses par leur nom. Nous commençons donc à nous gêner; la main, hein? — Le fait est, dit cyniquement le clergyman, j'observe depuis plusieurs jours une étrange méfiance chez les joueurs.

L'autre soir, le jeune vicomte d'Arménig est venu se camper derrière ma chaise et n'a pas perdu un seul de mes mouvements durant toute la partie. — Ah! je comprends! Vous avez manqué de tact et de mesure. — Eh bien, mon cher, il faudra vous résigner à perdre quelques petites pommes en attendant que la confiance renaisse. — Malheureusement, une fois perdue elle ne se retrouve guère, s'écria le révérend Beecher. — Si cette guigne continue, il nous faudra quitter Paris. — Ah! s'écria lady Audley en se tournant vers le vicomte, moi, je ne demande pas mieux, moi, que de partir. Figure-toi que j'ai de nouveau rencontré, aujourd'hui ce vieux qui est mon cauchemar. — Quel vieux? Le père Blondel? — Tiens, vous le connaissez donc? demanda Wallace Bryant curieusement. — Lady Audley réprima un mouvement de contrariété. — Non, répliqua-t-elle assez désolé, mais il a une figure qui me fait peur. — Bah! des nerfs! s'écria le révérend Beecher Rawlinson. — En même temps ayant achevé son cigare il se leva et se dirigeant vers la porte. — Je m'en vais courtoiser la dame de pique. Viens-tu avec moi, old girl!

— Non, répliqua lady Audley, je n'ai pas l'esprit assez libre pour l'être utile ce soir. — Dans ce cas tu fais bien de ne pas m'accompagner. Et vous, Wallace? — Moi, je reste auprès de lady, si toutefois elle daigne agréer ma présence. — Elle inclina la tête d'un geste railleur et, d'une voix ironique: — Très flattée, répondit-elle, mais je préférerais me reposer, je me sens très fatiguée. — Revenez demain soir, je serai charmée alors de vous recevoir. — Alors, d'une voix très basse et presque menaçante, Wallace Bryant répliqua: — Non, j'ai besoin de vous parler seul à seule ce soir, et vous m'écouteriez! — C'est bon, fit le clergyman, je m'en vais tout seul. Adieu, mes enfants. — Et leur envoyant un baiser du bout des doigts, le révérend Beecher Rawlinson sortit. Restés seuls, Wallace Bryant et l'Anglaise se dévisagèrent en silence durant quelques secondes. — On eût dit deux adversaires se préparant à un combat et cherchant à deviner leur jeu réciproque. — A continuer.

Après la date d'un voyage sur mer, nous avons prévu les formalités et les épreuves à subir à l'acclimation, car nous sommes à Ayr.